

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Bertrand et Raton, ou l'art de conspirer**

**Scribe, Eugène**

**Genève, 1834**

Akt V

[urn:nbn:de:bsz:31-90297](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-90297)

## ACTE V.

---

Un salon de l'hôtel de Falkenskiold. De chaque côté une grande porte, une au fond ainsi que deux croisées donnant sur des balcons. A gauche, sur le premier plan, une table et ce qu'il faut pour écrire. Sur la table, deux flambeaux allumés.

---

### SCENE PREMIERE.

CHRISTINE, *enveloppée d'une mante, et dessous en costume de bal*; FALKENSKIOLD.

FALKENSKIOLD, *entrant en donnant le bras à sa fille.*

Eh bien ! comment cela va-t-il ?

CHRISTINE.

Je vous remercie, mon père ; beaucoup mieux.

FALKENSKIOLD.

Votre pâleur m'avait effrayé ; j'ai vu le moment où, au milieu de ce bal, devant la reine, devant toute la cour, vous alliez vous trouver mal.

CHRISTINE.

Vous le savez, j'aurais désiré rester ici ; c'est vous qui, malgré mes prières, avez voulu que l'on me vît à cette fête.

FALKENSKIOLD.

Certainement ! que n'aurait-on pas dit de votre absence ?.. C'est déjà bien assez qu'hier, lorsqu'on a arrêté chez moi ce jeune homme, tout le monde ait pu remarquer votre trouble

et votre effroi... Ne fallait-il pas donner à penser que vos chagrins vous empêchaient de paraître à cette fête?

CHRISTINE.

Mon père !

FALKENSKIELD, *reprenant d'un air détaché.*

Qui du reste était superbe... Une magnificence ! un éclat ! et quelle foule dorée se pressait dans ces immenses salons... Je ne veux pas d'autres preuves de l'affermissement de notre pouvoir ; nous avons enfin fixé la fortune , et jamais , je crois , la reine n'avait été plus séduisante ; on voyait rayonner un air de triomphe et de plaisir dans ses beaux yeux qu'elle reportait sans cesse sur Struensée... Eh ! mais , à propos d'homme heureux , avez-vous remarqué le baron de Gœlher ?

CHRISTINE.

Non , Monsieur.

FALKENSKIELD.

Comment non ? il a ouvert le bal avec la reine et paraissait plus fier encore de cette distinction que de sa nouvelle dignité de ministre , car il a été nommé... Il succède décidément à M. de Rantzau qui , en habile homme , nous quitte et s'en va quand la fortune arrive.

CHRISTINE.

Tout le monde n'agit pas ainsi.

FALKENSKIELD.

Oui... il a toujours tenu à se singulariser ; aussi nous ne lui en voulons pas ; qu'il se retire , qu'il fasse place à d'autres , son temps est fini ; et la reine , qui craint son esprit... a été enchantée de lui donner pour successeur...

CHRISTINE.

Quelqu'un qu'elle ne craint pas.

FALKENSKIELD.

Justement ! un aimable et beau cavalier comme mon gendre.

CHRISTINE.

Votre gendre !

FALKENSKIELD, *d'un air sévère et regardant Christine.*  
Sans doute.

CHRISTINE, *timidement.*

Demain, mon père, je vous parlerai au sujet de M. de Gœlher.

FALKENSKIELD.

Et pourquoi pas sur-le-champ?

CHRISTINE.

Il est tard, la nuit est bien avancée... et puis, je ne suis pas encore assez remise de l'émotion que j'ai éprouvée.

FALKENSKIELD.

Mais cette émotion, quelle en était la cause?

CHRISTINE.

Oh! pour cela je puis vous le dire. Jamais je ne m'étais trouvée plus seule, plus isolée qu'au milieu de cette fête, et en voyant le plaisir qui brillait dans tous les yeux, cette foule si joyeuse, si animée, je ne pouvais croire qu'à quelques pas de là peut-être des infortunés gémissaient dans les fers... Pardon, mon père, c'était plus fort que moi; cette idée-là me poursuivait sans cesse. Quand M. d'Osten s'est approché de Struensée qui était près de moi, et lui a parlé à voix basse, je n'entendais pas ce qu'il disait; mais Struensée témoignait de l'impatience, et, voyant la reine qui venait à lui, il s'est levé en disant: « C'est inutile, monsieur; jamais de pitié pour » les crimes de haute trahison; ne l'oubliez pas. » Le comte s'est incliné, puis, regardant la reine et Struensée, il a dit: « Je ne l'oublierai pas, monseigneur, et bientôt peut-être je » vous le rappellerai. »

FALKENSKIELD.

Quelle audace!

CHRISTINE.

Cet incident avait rassemblé quelques personnes autour de nous, et j'entendais confusément murmurer ces mots: « Le ministre à raison; il faut un exemple... » « Soit, disaient les autres, mais le condamner à mort... » Le condamner!!!

à ce mot un froid mortel s'est glissé dans mes veines ; un voile a couvert mes yeux... j'ai senti que la force m'abandonnait.

FALKENSKIELD.

Heureusement, j'étais là, près de toi !

CHRISTINE.

Oui, c'était une terreur absurde, chimérique, je le sens, mais que voulez-vous ? Renfermée aujourd'hui dans mon appartement, je n'avais vu ni interrogé personne... Il est un nom, vous le savez, que je n'ose prononcer devant vous ; mais lui, n'est-ce pas, il n'y a pas à trembler pour ses jours ?

FALKENSKIELD.

Non... sans doute... rassure-toi.

CHRISTINE.

C'est ce que je pensais... c'est impossible ; et puis, arrêté hier, il ne peut pas être condamné aujourd'hui ; et les démarches, les instances de ses amis, les vôtres, mon père...

FALKENSKIELD.

Certainement, et comme tu le disais, demain, mon enfant, demain nous parlerons de cela. Je me retire, je te quitte.

CHRISTINE.

Vous retournez à ce bal ?

FALKENSKIELD.

Non, j'y ai laissé Gœlher qui nous représente à merveille et qui dansera probablement toute la nuit... Le jour ne peut pas tarder à paraître, je ne me coucherai pas, j'ai à travailler et je vais passer dans mon cabinet. Holà ! quelqu'un ! (*Joseph paraît au fond, ainsi qu'un autre domestique qui va prendre sur la table à gauche un des deux flambeaux.*) Allons ! de la force, du courage... bonsoir, mon enfant, bonsoir.

Il sort suivi du domestique qui porte le flambeau.

## SCÈNE II.

CHRISTINE, JOSEPH.

CHRISTINE.

Je respire ! je m'étais alarmée sans motif ; il était question d'un autre. Hélas ! il me semble que tout le monde doit être comme moi et ne s'occuper que de lui!...

JOSEPH, *qui s'est approché de Christine.*

Mademoiselle...

CHRISTINE.

Qu'y a-t-il, Joseph?

JOSEPH.

Une femme qui a l'air bien à plaindre est ici depuis longtemps. Quand elle devrait, disait-elle, passer toute la nuit à attendre, elle est décidée à ne pas quitter l'hôtel sans avoir parlé à mademoiselle en particulier.

CHRISTINE.

A moi!

JOSEPH.

Du moins elle m'a supplié de vous le demander.

CHRISTINE.

Qu'elle vienne!... quoique bien fatiguée, je la recevrai.

JOSEPH, *qui pendant ce temps a été chercher Marthe.*

Tenez, ma brave femme, voilà mademoiselle et dépêchez-vous, car il est tard.

Il sort.

## SCÈNE III.

MARTHE, CHRISTINE.

MARTHE.

Mille pardons, mademoiselle, d'oser à une pareille heure...

CHRISTINE, *la regardant.*

Madame Burkenstaf!... (*Courant à elle et lui prenant les mains.*) Ah! que je suis contente de vous avoir reçue... que je suis heureuse de vous voir! (*A part avec joie et attendrissement.*) C'est sa mère! (*Haut.*) Vous venez me parler d'Eric.

MARTHE.

Eh! dans le désespoir qui m'accable, puis-je parler d'autre chose que de mon fils... de mon pauvre enfant!... je viens de le voir.

CHRISTINE, *vivement.*

Vous l'avez vu!

MARTHE, *pleurant.*

Je viens de l'embrasser, mademoiselle... pour la dernière fois!

CHRISTINE.

Que dites-vous?

MARTHE.

Son arrêt lui avait été signifié cette après-midi.

CHRISTINE.

Quel arrêt?... qu'est-ce que cela signifie?

MARTHE, *avec joie.*

Vous l'ignorez donc!... ah! tant mieux!... sans cela, vous n'auriez pas été à ce bal, n'est-il pas vrai!... Quelque grande dame que vous soyez, vous n'auriez pas pu vous divertir quand celui qui avait tant d'affection pour vous est condamné à mort.

CHRISTINE, *poussant un cri.*

Ah!... (*Avec égarement.*) Ils disaient donc vrai?... c'était de lui qu'ils parlaient, et mon père m'a trompée. (*A Marthe.*) Il est condamné!

MARTHE.

Oui, mademoiselle... Struensée a signé, la reine a signé; concevez-vous cela? elle est mère cependant!... elle a un fils!

CHRISTINE.

Remettez-vous!... tout n'est pas perdu; j'ai encore de l'espoir.

MARTHE.

Et moi, je n'en ai plus qu'en vous !... Mon mari a des projets qu'il ne veut pas m'expliquer; je ne devrai pas vous dire cela; mais vous, du moins, vous ne me trahirez point; en attendant, il n'ose se montrer; il se tient caché; ses amis n'arriveront pas ou arriveront trop tard... et moi, dans ma douleur, que puis-je tenter? que puis-je faire?.. S'il ne fallait que mourir... je ne vous demanderai rien, mon fils serait déjà sauvé. J'ai couru hier soir à sa prison; j'ai donné tant d'or qu'on a bien voulu me vendre le plaisir de l'embrasser; je l'ai serré contre mon cœur, je lui ai parlé de mon désespoir, de mes craintes!... Hélas!... il ne m'a parlé que de vous!

CHRISTINE.

Eric!...

MARTHE.

Oui, mademoiselle, oui, l'ingrat en me consolant pensait encore à vous. « J'espère, me disait-il, qu'elle ignorera mon » sort, qu'elle n'en saura rien... car heureusement, c'est de » grand matin, c'est au point du jour.... »

CHRISTINE.

Quoi donc?

MARTHE, *avec égarement.*

Eh bien! est-ce que je ne vous l'ai pas dit... Est-ce que vous ne l'avez pas deviné à mon désespoir?.. C'est tout à l'heure, c'est dans quelques instans qu'ils vont tuer mon fils.

CHRISTINE.

Le tuer...

MARTHE.

Oui, oui, c'est là, sur cette place, sous vos fenêtres, qu'ils vont le traîner... Alors, dans le délire, dans la fièvre où j'étais, je me suis arrachée de ses bras, et loin de lui obéir, je suis accourue pour vous dire: Ils vont le tuer!.. défendez-le! mais vous n'étiez pas ici... et j'attendais... Ah! quel supplice... et que j'ai souffert en comptant les instans de cette nuit que mes vœux désiraient et craignaient d'abrégér!.. mais vous voilà, je vous vois, nous allons ensemble nous



jeter aux pieds de votre père , aux pieds de la reine , nous demanderons la grace de mon fils.

CHRISTINE.

Je vous le promets.

MARTHE.

Vous leur direz qu'il n'est pas coupable ; il ne l'est pas , je vous le jure ; il ne s'est jamais occupé de révolte , ni de complots ; il n'a jamais songé à conspirer ; il ne songeait à rien , qu'à vous aimer !..

CHRISTINE.

Je le sais , et c'est son amour qui l'a perdu ; c'est pour moi , pour me sauver qu'il marcherait à la mort... Oh ! non... ça ne se peut pas... Soyez tranquille , je réponds de ses jours.

MARTHE.

Est-il possible !

CHRISTINE.

Oui , madame , oui , il y aura quelqu'un de perdu , mais ce ne sera pas lui !

MARTHE.

Que voulez-vous dire ?..

CHRISTINE.

Rien !... rien !... Retournez chez vous , partez ; dans quelques instans il aura sa grace , il sera sauvé !.. Fiez-vous-en à mon zèle.

MARTHE , *hésitant.*

Mais cependant...

CHRISTINE.

A ma parole... à mes sermens.

MARTHE , *de même.*

Mais...

CHRISTINE , *hors d'elle-même.*

Eh bien !.. à ma tendresse !.. à mon amour !.. Me croyez-vous maintenant ?

MARTHE, *avec étonnement.*

O ciel !.. oui, mademoiselle, oui, je n'ai plus peur. (*Pous-  
sant un cri en montrant la croisée.*) Ah !..

CHRISTINE.

Qu'avez-vous ?

MARTHE.

J'avais cru voir le jour !.. Non, grace au ciel, il fait sombre  
encore. Dieu vous protège et vous rende tout le bonheur que  
je vous dois... adieu... adieu !..

Elle sort.

#### SCENE IV.

CHRISTINE, *seule, marchant avec agitation.*

Je dirai la vérité, je dirai qu'il n'est pas coupable ; je pu-  
blierais tout haut qu'il s'est accusé lui-même pour ne pas me  
compromettre, pour sauver ma réputation. Et moi... (*S'arrê-  
tant.*) Oh ! moi... perdue, déshonorée à jamais... Eh bien !..  
eh bien ! quand je penserai à tout cela ?.. à quoi bon ?.. il le  
faut, je ne peux pas le laisser périr. C'est par amour qu'il me  
donnait sa vie... et moi par amour... je lui donnerai plus  
encore. (*Se mettant à table.*) Oui, oui, écrivons ; mais à qui  
me confier ? à mon père... oh ! non ; à Struensée encore moins ;  
il a dit devant moi qu'il ne pardonnerait jamais ; mais à la  
reine ! à Mathilde ? elle est femme, elle me comprendra ; et  
puis, je ne voulais pas le croire, mais si, comme on l'assure,  
elle est aimée, si elle aime !.. O mon Dieu ! fais que ce soit  
vrai, elle aura pitié de moi et ne me condamnera pas. (*Ecri-  
vant rapidement.*) Hâtons-nous ; cette déclaration solennelle  
ne laissera pas de doute sur son innocence... Signé, Christine  
de Falkenskiöld... (*Laisant tomber la plume.*) Ah !.. c'est ma  
honte, mon déshonneur que je signe... (*Ployant vivement la  
lettre.*) N'y pensons pas, ne pensons à rien... Les momens  
sont précieux... et comment à une heure pareille ?... ah !..  
par madame de Linsberg, la première femme de chambre...  
en lui envoyant Joseph qui m'est dévoué... Oui, c'est le seul  
moyen de faire parvenir à l'instant cette lettre...

## SCENE V.

CHRISTINE, FALKENSKIELD.

FALKENSKIELD, *qui est entré pendant les derniers mots, se trouve en face de Christine qui veut sortir. Il lui prend la lettre des mains.*

Une lettre, et pour qui donc?

CHRISTINE, *avec effroi.*

Mon père!...

FALKENSKIELD, *lisant.*

« A la reine Mathilde. » Eh mais, ne vous troublez pas ainsi; puisque vous tenez tant à ce que cette lettre parvienne à sa majesté, je la lui remettrai; mais j'ai le droit, je pense, de connaître ce que ma fille écrit, même à sa souveraine, et vous permettez...

*Faisant le geste d'ouvrir la lettre.*

CHRISTINE, *suppliante.*

Monsieur...

FALKENSKIELD, *l'ouvrant.*

Vous y consentez... (*Lisant.*) O ciel!... Eric Burkenstaf était ici pour vous, caché dans votre appartement, et c'est là qu'aux yeux de tous il a été découvert...

CHRISTINE.

Oui, oui, c'est la vérité! Accablez-moi de votre colère, non que je sois coupable ni indigne de vous, je le jure, c'est déjà trop que mon imprudence ait pu nous compromettre, aussi je ne cherche ni à me justifier, ni à éviter des reproches que j'ai mérités; mais j'apprends, et vous me l'aviez caché, qu'il est condamné à mort, que victime de son dévouement, il va périr pour sauver mon honneur; j'ai pensé alors que c'était le perdre à jamais que de l'acheter à ce prix, j'ai voulu épargner à moi des remords... à vous un crime... j'ai écrit!

FALKENSKIELD.

Signer un tel aveu!.. et par ce témoignage qui va, qui doit devenir public, attester aux yeux de la reine, de ses ministres, de toute la cour, que la comtesse de Falkenskiel, éprise d'un marchand de la cité, a compromis pour lui son rang, sa naissance, son père, qui déjà en butte à tous les traits de la colonnie et de la satire, va cette fois être accablé et succomber sous leurs coups! Non, cet écrit, gage de notre déshonneur et de notre ruine, ne verra pas le jour.

CHRISTINE.

Qu'osez-vous dire! ô ciel! Ne pas vous opposer à cet arrêt!

FALKENSKIELD.

Je ne suis pas le seul qui l'ait signé.

CHRISTINE.

Mais vous êtes le seul qui connaissiez son innocence; et si vous refusez d'adresser ce billet à la reine, je cours me jeter à ses pieds... Oui, monsieur, oui, pour votre honneur, pour le repos éternel de vos jours, je lui crierai : Grace, madame!.. sauvez Eric, et surtout sauvez mon père!

FALKENSKIELD, *la retenant par la main.*

Non! vous n'irez pas!.. vous ne sortirez pas d'ici!

CHRISTINE, *effrayée.*

Vous ne voudrez pas, je pense, me retenir par la force!

FALKENSKIELD.

Je veux, malgré vous-même, vous empêcher de vous perdre, et vous ne me quitterez pas...

Il va fermer la porte du fond. Christine le suit pour le retenir, mais elle jette les yeux sur la croisée et pousse un cri.

CHRISTINE.

O ciel! voici le jour, voici l'instant de son supplice; si vous tardez encore, il n'y a plus d'espoir de le sauver; il ne nous restera plus rien... rien que des remords. Mon père! au nom du Ciel et par vos genoux que j'embrasse, ma lettre! ma lettre!

FALKENSKIELD.

Laissez-moi... relevez-vous!

CHRISTINE.

Non, je ne me relèverai pas; j'ai promis ses jours à sa mère, et quand elle viendra me demander son fils que vous aurez tué et que j'aime... (*Mouvement de colère de Falkenskiel. Christine se relève vivement.*) Non, non, je ne l'aime plus... je l'oublierai... je manquerai à mes sermens... j'épouserai Gæther... je vous obéirai... (*Poussant un cri.*) Ah! ce roulement funèbre, ce bruit d'armes qui a retenti... (*Courant à la croisée à gauche.*) Des soldats s'avancent et entourent un prisonnier; c'est lui! il marche au supplice! ma lettre! ma lettre! Envoyez-la! il est peut-être temps encore.

FALKENSKIELD.

J'ai pitié de votre déraison, et voilà ma seule réponse.

Il déchire la lettre.

CHRISTINE.

Ah! c'en est trop! votre cruauté me détache de tous les liens qui m'attachaient à vous. Oui, je l'aime, oui, je n'aimerai jamais que lui... S'il meurt, je ne lui survivrai pas, je le suivrai... Sa mère du moins sera vengée, et comme elle vous n'aurez plus d'enfant.

FALKENSKIELD.

Christine!

On entend du bruit en dehors.

CHRISTINE, avec force.

Mais écoutez... écoutez-moi bien : si ce peuple qui s'indigne et murmure se soulevait encore pour le délivrer; si le ciel, le sort... que sais-je? le hasard peut-être, moins cruel que vous, venait à le soustraire à vos coups, je vous déclare ici qu'aucun pouvoir au monde, pas même le vôtre, ne m'empêchera d'être à lui; j'en fais le serment.

On entend un roulement de tambour plus fort et des clameurs dans la rue. Christine pousse un cri et tombe sur un fauteuil la tête cachée dans ses mains. Dans ce moment on frappe à la porte du fond. Falkenskiel va ouvrir.

## SCENE VI.

CHRISTINE, RANTZAU, FALKENSKIELD.

FALKENSKIELD, *étonné.*

M. de Rantzau chez moi ! à une pareille heure !

CHRISTINE, *courant à lui en sanglotant.*

Ah ! monsieur le comte, parlez... est-il donc vrai ? ce malheureux Eric...

FALKENSKIELD.

Silence ! ma fille.

CHRISTINE, *avec égarement.*

Qu'ai-je à ménager maintenant ? Oui, monsieur le comte, je l'aimais, je suis cause de sa mort, je m'en punirai.

RANTZAU, *souriant.*

Un instant ! vous n'êtes pas si coupable que vous croyez, car Eric existe encore.

FALKENSKIELD *et* CHRISTINE.

O ciel !

CHRISTINE.

Et ce bruit que nous avons entendu...

RANTZAU.

Venait des soldats qui l'ont délivré.

FALKENSKIELD, *voulant sortir.*

C'est impossible ! et ma vue seule...

RANTZAU.

Pourrait peut-être augmenter le danger ; aussi moi qui ne suis plus rien, qui ne risque rien, j'accourais auprès de vous, mon cher et ancien collègue.

FALKENSKIELD.

Pour quelle raison ?

RANTZAU.

Pour vous offrir, ainsi qu'à votre fille, un asile dans mon hôtel.

Vous!

CHRISTINE.

Est-il possible!

RANTZAU.

Cela vous étonne! N'en auriez-vous pas fait autant pour moi?

FALKENSKIELD.

Je vous remercie de vos soins généreux, mais je veux savoir avant tout... Ah! c'est M. de Gælher! eh bien! mon ami, qu'y a-t-il? parlez donc!

## SCENE VII.

CHRISTINE, RANTZAU, GÆLHER, FALKENSKIELD.

GÆLHER.

Est-ce que je sais? c'est un désordre, une confusion. J'ai beau demander comme vous: Qu'y a-t-il? comment cela se fait-il? tout le monde m'interroge et personne ne me répond.

FALKENSKIELD.

Mais vous étiez là cependant... vous étiez au palais...

GÆLHER.

Certainement, j'y étais; j'ai ouvert le bal avec la reine, et quelque temps après le départ de sa majesté, je dansais le nouveau menuet de la cour avec mademoiselle de Thornston, lorsque tout à coup, parmi les groupes occupés à nous admirer, je remarque une distraction qui n'était pas naturelle; on ne nous regardait plus, on causait à voix basse, un murmure sourd et prolongé circulait dans les salons, chacun s'empressait de reprendre ses pelisses, ses manteaux, et de regagner ses voitures... Qu'y a-t-il donc? Qu'est-ce que c'est? Je le demande à ma danseuse qui ne le sait pas plus que moi, et j'apprends par un valet de pied tout pâle et tout effrayé, que la reine Mathilde vient d'être arrêtée dans sa chambre à coucher par l'ordre du roi.

FALKENSKIELD.

L'ordre du roi!... et Struensée?

GÆLHER.

Arrêté aussi, comme il rentrait du bal.

FALKENSKIELD, *avec impatience.*

Et Koller, morbleu! Koller qui avait la garde du palais, qui y commandait seul?

GÆLHER.

Voilà le plus étonnant et ce qui me fait croire que ce n'est pas vrai. On ajoutait que cette double arrestation avait été exécutée, par qui? par Koller lui-même, porteur d'un ordre du roi.

FALKENSKIELD.

Lui, nous trahir! ce n'est pas possible!

GÆLHER, *à Rantzau.*

C'est ce que j'ai dit, ce n'est pas possible; mais en attendant on le dit, on le répète; la garde du palais crie: Vive le roi! le peuple appelé aux armes par Raton Burkenstaf et ses amis crie encore plus haut; les autres troupes, qui avaient d'abord résisté, font maintenant cause commune avec eux; enfin je n'ai pu rentrer dans mon hôtel devant lequel j'ai aperçu un attroupement, et j'arrive chez vous, non sans danger, encore tout en émoi et en costume de bal.

RANTZAU.

C'est moins dangereux dans ce moment qu'en costume de ministre.

GÆLHER.

Je n'ai pas eu le temps depuis hier de commander le mien.

RANTZAU.

Vous pouvez vous épargner ce soin. Que vous disais-je hier? Il n'y a pas vingt-quatre heures et vous n'êtes plus ministre.

GÆLHER.

Monsieur!



RANTZAU.

Vous l'aurez été pour danser une contredanse, et après les travaux d'un pareil ministère vous devez avoir besoin de repos ; je vous l'offre chez moi. (*Vivement.*) Ainsi qu'à tous les vôtres, seul asile où vous soyez maintenant en sûreté ; et vous n'avez pas de temps à perdre. Entendez-vous les cris de ces furieux ; venez, mademoiselle, venez... suivez-moi tous, et partons.

Dans ce moment les deux croisées du fond s'ouvrent violemment. Jean et plusieurs matelots ou gens du peuple paraissent sur le balcon armés de carabines.

## SCENE VIII.

JEAN, *en dehors du balcon à gauche*, RANTZAU, CHRISTINE, FALKENSKIELD, GÆLHER.

JEAN, *les couchant en joue.*

Halte-là, messeigneurs, on ne s'en va pas ainsi.

CHRISTINE, *poussant un cri et se jetant au-devant de son père qu'elle entoure de ses bras.*

Ah ! je suis toujours votre fille ! je le suis pour mourir avec vous !

JEAN.

Recommandez votre ame à Dieu !

## SCENE IX.

JEAN, RANTZAU, ÉRIC, *le bras gauche en écharpe, s'élançant par la porte du fond et se mettant devant* CHRISTINE, FALKENSKIELD *et* GÆLHER.

ÉRIC, *à Jean et à ses compagnons qui viennent de sauter du balcon dans la chambre.*

Arrêtez !... point de meurtre ! point de sang répandu !... qu'ils tombent du pouvoir, c'est assez. (*Montrant Christine, Falkenskiold et Gælher.*) Mais au prix de mes jours je les dé-

fendrai, je les protégerai ! (*Apercevant Rantzau et courant à lui.*) Ah ! mon sauveur ! mon Dieu tutélaire !

FALKENSKIELD, *étonné.*

Lui ! monsieur de Rantzau !

JEAN *et SES COMPAGNONS.*

Monsieur de Rantzau ! c'est différent ; c'est l'ami du peuple ; il est des nôtres.

GÆLHER.

Est-il possible !

RANTZAU, *à Falkenskiold, Gælher et Christine.*

Eh ! mon Dieu ! oui... ami de tout le monde ! demandez plutôt au général Koller et à son digne allié, messire Raton Burkenstaf.

TOUS, *criant.*

Vive Raton Burkenstaf !

Rantzau remonte le théâtre, et Éric le traverse pour se placer près de Jean.

## SCENE X.

JEAN *ET SES COMPAGNONS, ÉRIC, MARTHE, entrant la première et s'élançant vers son fils qu'elle embrasse ; RATON, entouré de tout le peuple ; RANTZAU, CHRISTINE, FALKENSKIELD, GÆLHER, derrière eux KOLLER ; et au fond, PEUPLE, SOLDATS, MAGISTRATS, GENS DE LA COUR.*

MARTHE, *embrassant Éric.*

Mon fils !... blessé ! il est blessé !

ÉRIC.

Non, ma mère, ce n'est rien. (*Elle l'embrasse à plusieurs reprises, tandis que le peuple crie :*) Vive Raton Burkenstaf !

RATON.

Oui, mes amis, oui, nous avons enfin réussi ; grace à moi,

je m'en vante, qui, pour le service du roi, ai tout mené, tout dirigé, tout combiné.

TOUS.

Vive Raton!

RATON, *à sa femme.*

Tu l'entends, ma femme, la faveur m'est revenue.

MARTHE.

Eh! que m'importe à moi?.. je ne demande plus rien; j'ai mon fils.

RATON.

Mais, silence, messieurs! silence!.. J'ai là les ordres du roi, des ordres que je viens de recevoir à l'instant; car c'est en moi que notre auguste souverain a une confiance illimitée et absolue.

JEAN, *à ses compagnons.*

Et le roi a raison. (*Montrant son maître qui tire de sa poche l'ordonnance du roi*) Une fameuse tête, sans que cela paraisse! Il savait bien ce qu'il faisait en jetant l'or à pleines mains. (*Avec joie*) Car de vingt mille florins, il ne lui reste rien, pas une rixdale.

RATON, *tout en décachetant le papier, lui faisant signe de se taire.*

Jean!..

JEAN.

Oui, notre maître. (*À ses compagnons.*) En revanche, si ça avait mal tourné, nous y passions tous, lui, son fils, sa famille et ses garçons de boutique.

RATON.

Jean, taisez-vous!

JEAN.

Oui notre maître. (*Criant.*) Vive Burkenstaf!

RATON, *avec satisfaction.*

C'est bien, mes amis; mais du silence. (*Lisant.*) « Nous, » Christian VII, roi de Danemarck, à nos fidèles sujets et habi-

» tans de Copenhague. Après avoir puni la trahison, il nous  
 » reste à récompenser la fidélité dans la personne du comte  
 » Bertrand de Rantzau, que, sous la régence de notre mère,  
 » la reine Julie-Marie, nous nommons notre premier mi-  
 » nistre. »

RANTZAU, *d'un air modeste.*

Moi ! qui ai demandé ma retraite et qui veux me retirer des affaires...

RATON, *sévèrement.*

Vous ne le pouvez pas, monsieur le comte; le roi l'ordonne, il faut obéir... Laissez-moi achever, de grace! (*Continuant à lire.*) « Dans la personne du comte Bertrand de Rantzau, que nous nommons premier ministre, (*Avec emphase*) et dans celle de Raton Burkenstaf, négociant de Copenhague, que nous nommons dans notre maison royale, (*Baissant la voix*) premier marchand de soieries de la couronne. »

TOUS.

Vive le roi!

JEAN.

C'est superbe! nous aurons les armes royales sur notre boutique.

RATON, *faisant la grimace.*

La belle avance!.. et au prix que ça me coûte!..

JEAN.

Et moi la petite place que vous m'aviez promise...

RATON.

Laissez-moi tranquille!

JEAN, *à ses compagnons.*

Quelle ingratitude!.. moi qui suis cause de tout... aussi il me le paiera!

RANTZAU.

Puisque le roi l'exige, il faut bien s'y soumettre, messieurs, et se charger d'un fardeau qu'allégeront, je l'espère, (*Aux magistrats*) vos conseils et l'affection de mes concitoyens. (*A Eric.*) Pour vous, mon jeune officier, qui dans cette occa-

sion avez couru les plus grands risques... on vous doit quelque récompense.

ÉRIC, *avec franchise.*

Aucune; car, je puis le dire maintenant, à vous, à vous seul... (*A demi-voix.*) je n'ai jamais conspiré!

RANTZAU, *lui imposant silence.*

C'est bien! c'est bien! voilà de ces choses qu'on ne dit jamais... après.

RATON, *à part, tristement.*

Fournisseur de la cour!

MARTHE.

Tu dois être content... c'est ce que tu désirais.

RATON.

Je l'étais déjà par le fait, excepté que je fournissais deux reines, et qu'en en renvoyant une je perds la moitié de ma clientèle.

MARTHE.

Et tu as risqué ta fortune, ton existence, celle de ton fils qui est blessé... dangereusement peut-être... et pourquoi?

RATON, *montrant Rantzau et Koller.*

Pour que d'autres en profitent.

MARTHE.

Faites donc des conspirations!

RATON, *lui tendant la main.*

C'est dit... désormais je les regarderai passer, et le diable m'emporte si je m'en mêle!

TOUT LE PEUPLE, *entourant Rantzau et s'inclinant devant lui.*  
Vive le comte de Rantzau!

FIN.

